

LA WALLONIE, SES CULTURES ET L'ALLEMAGNE

FRANCIS BALACE

Comment faire coïncider le concept récent de Wallonie avec un concept paradoxalement tout aussi flou : l'Allemagne. Laquelle ? L'héritière du Saint-Empire romain de la Nation germanique, auquel la plupart des territoires formant aujourd'hui l'espace wallon ont appartenu ? La « Proche-Allemagne » des bords du Rhin et de la Moselle formant un tout culturel avec les pays mosans au Moyen Âge ? L'extraordinaire *patchwork* institutionnel – « les Allemagnes » – sorti des traités de 1648 ? Ou, au contraire, au XIX^e et au début du XX^e siècle, cette Allemagne ayant fini par forger son unité, inquiétante par sa force et ses ambitions mais fascinante par sa volonté de progrès, par les qualités de sérieux et d'application de ses peuples.

La fascination ou l'intérêt pour la culture allemande sont très inégalement répartis dans l'espace wallon¹. Proximité géographique des terres germanophones et destins historiques différents font que le fait culturel allemand a toujours eu un plus grand écho dans l'ancienne principauté épiscopale de Liège qu'ailleurs, dans les terres unifiées par l'action des maisons de Bourgogne et de Habsbourg. Les nationalistes wallons les plus affirmés reconnaîtront cet arri-mage particulier de l'espace liégeois à l'Allemagne, quitte à reconstituer ensuite leurs rapports de façon caricaturale².

L'appartenance politique et confessionnelle a produit pendant tout le XIX^e siècle d'étranges chassés-croisés. La presse catholique, qui n'eut pas de mots assez durs envers la politique de Bismarck, se montra farouchement francophile pendant la guerre franco-allemande et le resta au moins jusqu'à la fin du *Kulturkampf*. Le « chancelier de fer » vit au contraire ses louanges célébrées par la presse libérale, ardemment prussophile. Dans les premières années du XX^e siècle, l'opinion a basculé : la presse catholique s'en prend à la III^e République « décadente », laïque, anticléricale, franc-maçonne, voire enjuivée et pare de toutes les vertus le *Reich* de Guillaume II où règnent *Ruhe und Ordnung* et, en apparence du moins, la crainte de Dieu. Cette Allemagne-là, les libéraux et les radicaux la découvrent soudain « prussifiée », militarisée

à outrance et constituant un danger pour les idéaux en vogue à Paris. Les sentiments des socialistes sont ambivalents. C'est chez Marx, Lassalle et Bebel qu'ils ont sucé le lait de la pensée socialiste et ils professent une admiration totale pour l'organisation de la *Sozial-Demokratie*, la puissance des syndicats allemands, une législation sociale très en avance sur celle des pays latins. Mais le *zusammenmarschieren*, l'exaltation de la force virile et des destinées glorieuses les hérisse tout autant que les libéraux.

Les manifestations de germanophilie intellectuelle (à distinguer des sympathies politiques) ne doivent pas dissimuler une vérité aveuglante. Volontairement occultées après 1914, elles se sont avérées incapables de contrebalancer l'influence française. Bien que la langue allemande soit largement en tête des idiomes étrangers parlés ou enseignés en Wallonie, la communauté linguistique avec la France, l'abondante présence de ressortissants français dans la province du Hainaut (30.000 vers 1910!) font que ceux des Wallons qui n'ont pas eu l'occasion de se frotter à l'autre sphère culturelle, intègrent dans leur propre culture populaire une vision française de l'Allemagne et surtout des Allemands.

Une partie de l'opinion est donc prête à avaliser les stéréotypes véhiculés depuis Paris, et c'est dans la région liégeoise qu'on y est le plus disposé par souvenirs historiques mal digérés. L'occupation prussienne de 1814 a laissé des traces : on a un temps redouté l'annexion à la future Prusse rhénane et la population s'est vite irritée des manières rogues et brutales des officiers prussiens, des estomacs insondables et de la soif inextinguible de leurs soldats logés chez l'habitant et nourris à ses frais³.

Si l'image du Prussien est exécration, celle de l'« Allemand » est en général positive. On loue sa placidité, son esprit de système, la sagesse du peuple, la haute intelligence des classes cultivées. Faisant en 1900 la liste des « qualités tout allemandes », le journaliste liégeois Alfred Duchesne, de *La Meuse*, y joint le réalisme positif, la probité scientifique, mais il insiste beaucoup sur « le penchant au sentimentalisme »⁴. Cet aspect est déjà ce que le journal progressiste *L'Avenir* avait utilisé en 1872 pour réagir aux descriptions venues de France. Pour lui, l'Allemand-type était « bon, naïf, honnête et véritablement civilisé ».

LE RÈGNE DU DOZENT

C'est au bref régime « prussien » que Liège doit la réorganisation de l'enseignement secondaire. Faute de personnel, les fonctionnaires prussiens resteront en place longtemps après l'attribution finale de la région aux Pays-Bas en mai 1815. L'éphémère existence du *Gymnasium* prussien n'est qu'un prélude car la diffusion de la culture allemande à Liège d'abord, puis dans le reste de la

LA « SCIENCE ALLEMANDE »

Paul Harsin soulignait combien la « science allemande » avait joué un rôle essentiel à Liège : « L'influence étrangère ne pouvait guère venir que d'Allemagne. Ce pays, vers 1870 est à l'apogée de son prestige. Dans les domaines philologique et historique, c'est la science allemande qui avait au XIX^e siècle inauguré des voies nouvelles où les érudits du monde entier devaient s'engager les

uns après les autres. Il en était de même sur le terrain des sciences politiques et économiques. En anatomie, en physiologie, dans la plupart des branches de la médecine générale ou spéciale, nous avons déjà vu qu'il fallait s'adresser Outre-Rhin, pendant toute la période antérieure, pour trouver les maîtres les plus capables »⁵.

Wallonie, sera surtout l'œuvre de l'Université de Liège ouverte en 1817 par le roi Guillaume 1^{er}. Ce dernier tenait certes à préserver l'institution nouvelle des restes de mentalité française dangereuse pour sa politique d'« amalgame » mais la prudence lui recommandait d'éviter la provocation que serait la nomination trop partisane de professeurs néerlandais. Dès la création, on dénombre trois Allemands sur treize professeurs, et sur un total de quinze professeurs allemands enseignant à Liège au XIX^e siècle, huit auront été nommés sous le régime hollandais.

Les relations gardées avec le *Vaterland* conduisent ces professeurs à conseiller à leurs meilleurs étudiants d'aller parachever leur formation en Allemagne. Nos jeunes docteurs gagnent donc, à partir du milieu du XIX^e siècle, les universités d'Outre-Rhin d'autant plus volontiers que les universités françaises passent, à tort ou à raison, pour être des temples du conformisme dispensant un enseignement suranné.

Cette tradition des *Wanderjahren* pour les jeunes diplômés, de sciences et médecine d'abord, puis des lettres (où Godefroid Kurth a introduit le *Seminar* à l'allemande), enfin de l'École des Mines, se poursuivra jusqu'au tournant du siècle.

Vers 1900, la France, ayant achevé sa propre évolution, commencera à accueillir des « boursiers de voyage » qui jusqu'alors ne fréquentaient guère que les séminaires allemands. Jusqu'en 1914, les jeunes docteurs wallons termineront leur formation de façon alternée dans les deux grands pays voisins.

QUAND J'ENTENDS LE MOT *KULTUR*...

L'illustre philologue Maurice Wilmotte, qui n'avait certes rien d'un pangermaniste, avait tenu à souligner l'influence allemande, à travers le romantisme, le lyrisme et le symbolisme, sur la production littéraire liégeoise et non sur celle des autres provinces wallonnes. Le *lèyiz-m'plorisme* liégeois ne serait donc que le résultat de la jonction du pessimisme issu d'une histoire locale agitée avec les brumes romantiques et sentimentales du germanisme...

Un facteur plus important d'influence culturelle est l'habitude prise dans les familles de la bonne bourgeoisie de faire venir d'Allemagne une gouvernante pour leurs enfants, dans l'intention de leur faire acquérir une connaissance pratique de la langue allemande pouvant se révéler bénéfique pour les futures affaires commerciales ou industrielles de la famille. La *Fraülein* devient une institution, d'autant plus appréciée qu'elle amène avec elle des habitudes

« LES JOIES COURTES ET LES LONGUES DOULEURS »

« Comment, à Liège, dans un milieu de claire et latine intelligence, les doctrines nouvelles furent si vivement accueillies, c'est ce qu'à rapide examen on conçoit mal. N'oublions pas toutefois la part du germanisme dans les thèses symbolistes; on ne saurait l'exagérer. Liège, carrefour des races, avait déjà été séduit, après 1830, par la trace visible que laissait, dans les premiers livres de Hugo et de Musset, la passion inquiète et malade des chimères, des rêves, des imaginations d'Outre-Rhin. Un certain lyrisme, dont

Heine, et Verlaine plus tard, ont fourni les modèles, était là-bas comme à demeure, dans les aspirations confuses des adolescents, dans l'ingéniosité balbutiante des chansons populaires, dans la nuance musicale du langage même. Defrecheux en avait imposé la formule patoise à ses contemporains. Sa sensibilité, légèrement maniérée et toujours sollicitée par les sujets tristes, convenait parfaitement à cette race, qui connut historiquement les joies courtes et les longues douleurs »⁶.

LÈYÎZ-M' PLOREUR

CHANSON WALLONNE DE

NICOLAS DEFRECHEUX

Interprétation populaire d'une Mélodie de MONPOU, notée par Oscar COLSON

ACCOMPAGNEMENT PUTE TIRÉ PAR

PIERRE VAN DAMME



EDITION SPÉCIALE

OFFRTE AU PROFIT

DE L'ŒUVRE DE

MONUMENT DEFRECHUUX

Prix : 50 centimes

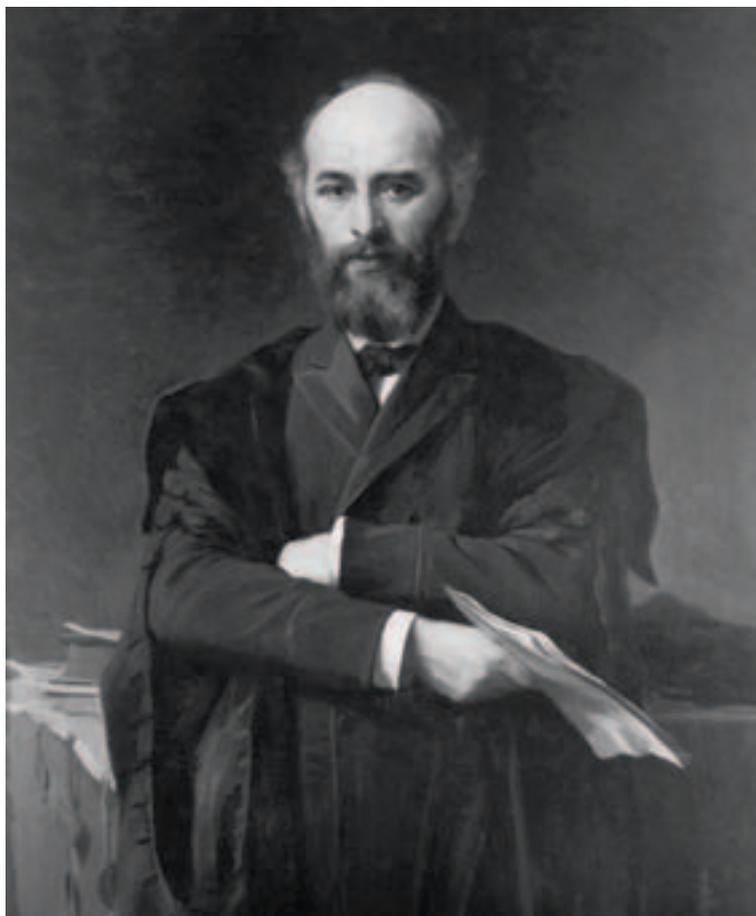
Nicolas Defrecheux,
Lèyîz m'plorer, chanson
publiée en 1854

Ce symbole de la sensibilité
wallonne serait-il
empreint de romantisme
germanique ?

Liège, Société de Langue et
de Littérature wallonnes

d'hygiène rigoureuse et de discipline. Mouvement dans les deux sens, comme le note *La Meuse* en août 1901 : « il n'est pas rare de voir des filles de professeurs d'université, de hauts fonctionnaires et d'officiers passer quelques années en qualité de gouvernante dans le but d'apprendre la langue du pays afin de pouvoir l'enseigner ».

Nombre de parents qui ne peuvent s'offrir le luxe de la *Fraülein* à domicile « confiaient leurs enfants aux *Deutsche Schulen* que les immigrants d'Outre-Rhin avaient installées »⁷ et qui étaient ouvertes à tous, Belges comme transplantés. En dehors des *Deutsche Schulen*, organisées par les autorités consulaires, on trouve au niveau préparatoire une petite école à Seraing, pour les enfants des travailleurs immigrés, et un collège catholique de langue allemande à Grand-Halleux. La *Deutsche Schule* de Liège (ouverte en 1908) et celle de Verviers sont les seules à exister dans les provinces wallonnes. Au sein de la colonie allemande de Liège, sous l'action du consulat relayé par des intellectuels locaux germanophones, se sont développées toute une



Émile Delperée, *Portrait de Godefroid Kurth*, 1892
Huile sur toile, 125 x 86 cm
Godefroid Kurth, fondateur du *Deutscher Verein*, mais patriote belge.
Collections artistiques de l'Université de Liège

série d'associations culturelles qui vont s'ouvrir aux Belges, comme le *Schillerverein* en 1905 qui accueillera d'illustres conférenciers allemands au sein de l'Université.

Les milieux francophiles eux-mêmes se réjouissent de cette activité de vulgarisation d'un «génie différent du nôtre»⁸, tout en marquant parfois une aversion quasi physique pour la langue allemande... La germanophilie intellectuelle trouve d'actifs relais dans l'existence en Belgique d'une minorité d'environ 30.000 personnes utilisant des patois (bas- et moyen-francique, bas-allemands et francique-mosellan), mais l'allemand comme langue de culture. C'est pour ces Belges de langue allemande des arrondissements de Verviers, Bastogne et Arlon que Godefroid Kurth a organisé dès juin 1893 un *Deutscher Verein*.

Au niveau inférieur de la culture, celui de la convivialité et des amusements de masse, les Liégeois, et dans une moindre mesure leurs voisins wallons plus occidentaux, subissent l'envoûtement d'une *Gemütlichkeit* héritée de l'ère Biedermeier, naviguant allègrement sur des océans de bière et des mers de choucroute garnie, assaisonnée par un intérêt exotique pour ces terres lointaines que sont, pour le Wallon moyen souvent casanier, l'Oberland bavarois ou l'Alt Heidelberg étudiantin. Commercialement, la veine devient très rentable aux alentours de l'Exposition internationale de 1905, sous l'influence du succès remporté par la taverne *Haute-Bavière* et divers *Biergarten* ouverts par les firmes brassicoles d'Outre-Rhin.

Mais cette Allemagne, si proche géographiquement, la connaît-on vraiment ? Les bords du Rhin peut-être, au hasard d'une excursion, Berlin voire Munich. Mais « nous ignorons si complètement l'Allemagne intime [...] que nous conservons à l'égard de ce pays les préjugés les plus éculés et les idées les plus tenacement arriérées ». Il y a certes la barrière de la langue qui aurait engendré une « espèce de répugnance » à s'y aventurer. Ceux qui se risquent jusqu'à Cologne n'ont qu'une vision imparfaite car la Prusse rhénane ne différerait guère, selon les journalistes d'alors, de la Belgique⁹.

LE RIDEAU D'ACIER TOMBE...

Le drame d'août 1914 est pour Godefroid Kurth, le grand médiéviste, et bien des Liégeois, un déchirement personnel. Il se comparera à Clovis, contraint de brûler ce qu'il a adoré et son livre posthume *Le guet-apens prussien en Belgique*, perpétuera le manichéisme d'avant 1914, alors que toute l'opinion met désormais les Allemands dans le même sac. Aussi paradoxal que cela puisse paraître, c'est de l'occupation allemande que date une première définition *territoriale* de la Wallonie toujours utilisée (quatre provinces et l'arrondissement de Nivelles), qui s'inspirait d'ailleurs des lois de Guillaume 1^{er} des Pays-Bas sur l'usage de la *landtaal*. Le 21 mars 1917, dans la foulée de la réception à Berlin des *aktivistes* flamingants, un arrêté de von Bissing décrète « la séparation administrative » et la création à Namur de « ministères wallons » qui resteront vides de cadres et de fonctionnaires, hormis quelques recrutés à la gamelle. Les Allemands ne sauront rallier des populations marquées par les massacres d'août 14, tourmentées par la famine, épouvantées par les déportations d'ouvriers. On agite le miroir aux alouettes des avantages économiques de relations plus étroites avec l'Allemagne en cas d'autonomie, de l'intérêt qu'aura une Wallonie laïque et démocratique à se séparer d'une Flandre cléricalisée et on insiste pour saper l'influence francophile, sur une langue wallonne et un folklore empreints de germanisme¹⁰.

L'armistice aura raison de ces chimères. Une période de profonde germanophobie s'ouvre alors. Elle va être dévastatrice pour le maintien de la langue allemande et des patois dérivés dans les régions de Wallonie où on les avait pourtant toujours pratiqués. Dans la région arlonaise, où la francisation, dans l'administration, l'enseignement secondaire et la majorité des écoles primaires, s'était déjà imposée aux alentours de 1850, le résultat de la guerre est de balayer les derniers restes non de patois mais d'allemand littéraire¹¹. Il n'y a plus en 1920 que 5.940 habitants qui ont « reconnu [sic] connaître l'allemand », l'*Arler Zeitung*, le *Deutscher Verein* de Kurth disparaissent et dans les communes germanophones de l'*Alt-Belgien*, il n'y aura plus que deux bihebdomadaires allemands au lieu de quatre. Il est frappant de noter au passage que, dans les nouveaux « cantons de l'Est », la propagande anti-belge menée à Malmédy en vue du referendum prévu par le traité de Versailles avait été partiellement conduite en wallon¹².

Malgré l'ostracisme entretenu par des Ligues antigermaniques, la faculté de philosophie et lettres de l'Université de Liège, en continuant à privilégier en philologie et en histoire le *Seminar* et les méthodes allemandes, restera un bastion d'influence culturelle. Par ailleurs, pour le Parti ouvrier belge, la *Sozial-Demokratie* d'Outre-Rhin reste une référence et la République de Weimar, un laboratoire¹³.



Une fascination pour la puissance: le pavillon de l'Allemagne lors de l'Exposition universelle de Liège en 1905
Liège, Archives de la Ville

DU BON USAGE D'UN PASSÉ CULTUREL COMMUN

En 1937, Franz Petri avait publié sa célèbre thèse *Germanisches Volkserbe in Wallonien und Nordfrankreich*, soutenant les racines purement germaniques des territoires entre Rhin et Seine colonisés par les Francs. Le débat scientifique sur les origines des peuples et des langues de Wallonie, longtemps serein, s'aigrit dans les années précédant la Seconde Guerre avec de vives polémiques entre Jean Haust et Maurice Wilmotte d'une part, Petri et son collègue Werner Reese de l'autre¹⁴. L'occupation installe le tandem à Bruxelles comme *Referent für Volkstum und Kultur*, chargé par Franz Thedieck de la *Militärverwaltung* d'activer une politique culturelle préparée par leurs travaux. L'essentiel de leurs efforts porte sur la Flandre mais Liège et son université sont choisies pour remplir le rôle d'école supérieure d'une ethnicité (*Volkstum*) romane qui aurait enfin pris conscience de sa particularité ethnique (*völkisch*) et de sa vieille tradition impériale (*Reichstradition*)¹⁵. Pour entraîner des professeurs liégeois peu enthousiastes, on leur impose comme *Gastprofessoren*, le romaniste Walter Mönch et le géographe Kraus. Petri va réorganiser la Communauté culturelle wallonne (ccw), née de groupes concurrents de Liège et de Charleroi, et la doter comme « chef » de Pierre Hubermont. Au Congrès de Liège de mars 1942, Walter Mönch entonnera son couplet inévitable sur les séculaires liens culturels germano-wallons et le rôle de Liège comme pont entre germanité et latinité. Mais au même moment, Petri organise à Bruxelles l'exposition *Deutsche Grösse* (« La grandeur allemande »). Son message aux Wallons – alors même que l'on évitait de se prononcer sur leur sort futur – était qu'au lieu de se contenter d'être un pont entre latinité et germanité, il fallait être un bastion avancé de cette dernière¹⁶.

Dans une concurrence anarchique et âpre, une foule de services allemands vont se pencher sur le sort des Wallons et de leur culture, créer des organismes à leur dévotion. Après la proclamation officielle de la « germanité des Wallons » par Léon Degrelle début 1943, le *SS-Hauptamt* de Berlin va créer la DEWAG (*Deutsch-Wallonische Arbeitsgemeinschaft*) le 13 avril 1943 pour mettre un peu d'ordre dans une boutique qui n'avait qu'un nombre infime de clients mais pléthore de vendeurs, chargés de « populariser » l'idée d'une annexion directe de la Wallonie au *Reich*... Tâche impossible.

Aussi étrange que cela puisse paraître, la seconde occupation allemande semble, en dépit des horreurs commises par le régime nazi, avoir moins traumatisé l'opinion publique wallonne que le « bris de clôture » d'août 1914. La guerre de 1940 et ses suites sont vues comme une espèce de fatalité, d'atavisme, d'éternel recommencement d'un ennemi devenu « héréditaire », tandis qu'août 1914, c'étaient la rupture et la trahison brutales d'une amitié sinon profonde du moins confiante. Quand Liège posera sa candidature comme siège de la Communauté européenne du Charbon et de l'Acier, première étape concrète d'une Europe en construction, la jeune diplomatie de l'Allemagne fédérale couvrira de prétextes divers sa réticence à voir le siège de la CECA fixé dans une ville aux « traditions anti-allemandes » (*dixit* Walter Hallstein) et où

« EN CES TEMPS PÉNIBLES... »

« Je m'estime heureux, en ces temps pénibles, que traversent l'Europe et le monde, de pouvoir travailler à Liège, centre culturel de la Wallonie, où les conditions historiques, géographiques et politiques vous mettent dans la possibilité, mes amis wallons, de comprendre,

mieux que tout autre peuple le monde germanique et de concevoir la médiation à réaliser entre la culture latine et la culture germanique comme une haute tâche politico-culturelle dans le cadre de l'Europe qui vient de s'unifier »¹⁷ (Walter Mönch, mars 1942).

des incidents pourraient se produire, en se référant non à 1940 mais aux affaires des « francs-tireurs » et des fusillades de 1914¹⁸ !

C'est cependant par la volonté de « faire l'Europe » et même, au-delà des bagarres idéologiques sur l'intégration de l'Allemagne fédérale dans sa défense commune (CED et OTAN), qu'un rapprochement put se faire. Certes, en 1945, l'heure avait été à la vengeance, à une politique de « démontages » et de récupérations diverses. Ces velléités seront balayées par le gel progressif Est-Ouest aboutissant à la « guerre froide » et par le fait que les anciens ennemis se retrouvaient désormais dans le même sac en attendant d'être dans le même camp. Un voile pudique est jeté sur ce qui peut fâcher. Lors de l'inauguration du Monument national à la Résistance à Liège en mai 1955, le consul d'Allemagne note avec satisfaction que l'on a évité toute pique contre son pays... et qu'on ne l'a même pas cité. À la même époque, le Grand Liège s'engage dans le renouveau de liens culturels, tandis qu'une Association Allemagne-Belgique est mise sur pied par le grand Européen que fut Jean Rey, l'avocat résistant Lambert Matray et des représentants des milieux économiques. Un jumelage entre les villes de Cologne et de Liège aura lieu dès 1958¹⁹.

C'est désormais sans la moindre tentation d'hégémonie, d'agendas cachés et de récupération politique du passé que l'on va se pencher sur le riche héritage culturel commun venu du Moyen Âge, comme le démontrera la tenue des grandes expositions de prestige *Rhin et Meuse. Art et Civilisation* organisées à Bruxelles, Liège et Cologne en 1972 par Rita Lejeune et Jacques Stiennon. L'histoire cessait enfin d'être la plus dangereuse alchimie sortie du cerveau humain, mais elle pouvait servir à justifier de nouvelles constructions de l'esprit comme l'Euregio Meuse-Rhin avec ses « promesses économiques et d'échanges culturels »²⁰. Le propre d'un corridor, fût-il culturel, n'est-il pas qu'on peut toujours l'emprunter dans les deux sens ?



Franz Petri,
une germanisation
rétrospective des Wallons

Bruxelles, Centre d'Études
et de Documentation Guerre
et Sociétés contemporaines
(Ceges/Soma)



**Louis Dupont et Paul
Etienne, Monument
national à la Résistance,
boulevard d'Avroy
à Liège, 1955**

Au premier plan, à gauche,
la Résistance armée; à
droite, la Résistance civile
Exalter la Résistance,
mais ne pas nuire au
rapprochement avec
l'Allemagne fédérale.



Pierre Kroll,
Flandre/Wallonie,
dessin extrait de Bert
Kruismans et Pierre
Kroll, *Foert, non di dju*,
Bruxelles, mai 2011